

Route à la campagne, avec arbre.

Soir.

Estragon, assis sur une pierre, essaie d'enlever sa chaussure. Il s'acharne des deux mains, en ahanant. Il s'arrête, à bout de forces, se repose en haletant, recommence. Même jeu.

Entre Vladimir.

ESTRAGON (renonçant à nouveau). — Rien à faire.

VLADIMIR (s'approchant à petits pas raides, les jambes écartées). — Je commence à le croire. (Il s'immobilise.) J'ai longtemps résisté à cette pensée, en me disant, Vladimir, sois raisonnable. tu n'as pas encore tout essayé. Et je reprenais le combat. (Il se recueille, songeant au combat. A Estragon.) — Alors, te revoilà, toi.

ESTRAGON. — Tu crois ?

VLADIMIR. — Je suis content de te revoir. Je te croyais parti pour toujours.

ESTRAGON. — Moi aussi.

EN ATTENDANT GODOT

11

VLADIMIR. — La main dans la main on se serait jeté en bas de la tour Eiffel, parmi les premiers. On portait beau alors. Maintenant il est trop tard. On ne nous laisserait même pas monter. (Estragon s'acharne sur sa chaussure.) Qu'est-ce que tu fais ?

ESTRAGON. — Je me déchausse. Ça ne t'est jamais arrivé, à toi ?

VLADIMIR. — Depuis le temps que je te dis qu'il faut les enlever tous les jours. Tu ferais mieux de m'écouter.

ESTRAGON (faiblement). — Aide-moi !

VLADIMIR. — Tu as mal ?

ESTRAGON. — Mal ! Il me demande si j'ai mal !

VLADIMIR (avec emportement). — Il n'y a jamais que toi qui souffres ! Moi je ne compte pas. Je voudrais pourtant te voir à ma place. Tu m'en dirais des nouvelles.

ESTRAGON. — Tu as eu mal ?

VLADIMIR. — Mal ! Il me demande si j'ai eu mal !

ESTRAGON (pointant l'index). — Ce n'est pas une raison pour ne pas te boutonner.

VLADIMIR (se penchant). — C'est vrai. (Il se boutonne.) Pas de laisser-aller dans les petites choses.

ESTRAGON. — Qu'est-ce que tu veux que je te dise, tu attends toujours le dernier moment.

10

EN ATTENDANT GODOT

VLADIMIR. — Que faire pour fêter cette réunion ? (Il réfléchit.) Lève-toi que je t'embrasse. (Il tend la main à Estragon.)

ESTRAGON (avec irritation). — Tout à l'heure, tout à l'heure.

Silence.

VLADIMIR (froissé, froidement). — Peut-on savoir où monsieur a passé la nuit ?

ESTRAGON. — Dans un fossé.

VLADIMIR (épaté). — Un fossé ! Où ça ?

ESTRAGON (sans geste). — Par là.

VLADIMIR. — Et on ne t'a pas battu ?

ESTRAGON. — Si... Pas trop.

VLADIMIR. — Toujours les mêmes ?

ESTRAGON. — Les mêmes ? Je ne sais pas.

Silence.

VLADIMIR. — Quand j'y pense... depuis le temps... je me demande... ce que tu serais devenu... sans moi... (Avec décision.) Tu ne serais plus qu'un petit tas d'ossements à l'heure qu'il est, pas d'erreur.

ESTRAGON (piqué au vif). — Et après ?

VLADIMIR (accablé). — C'est trop pour un seul homme. (Un temps. Avec vivacité.) D'un autre côté, à quoi bon se décourager à présent, voilà ce que je me dis. Il fallait y penser il y a une éternité, vers 1900.

ESTRAGON. — Assez. Aide-moi à enlever cette saloperie.

12

EN ATTENDANT GODOT

VLADIMIR (rêveusement). — Le dernier moment... (Il médite.) C'est long, mais ce sera bon. Qui disait ça ?

ESTRAGON. — Tu ne veux pas m'aider ?

VLADIMIR. — Des fois je me dis que ça vient quand même. Alors je me sens tout drôle. (Il ôte son chapeau, regarde dedans, y promène sa main, le secoue, le remet.) Comment dire ? Soulagé et en même temps... (il cherche) ...épouvanté. (Avec emphase.) E-POU-VAN-TÉ. (Il ôte à nouveau son chapeau, regarde dedans.) Ça alors ! (Il tape dessus comme pour en faire tomber quelque chose, regarde à nouveau dedans, le remet.) Enfin... (Estragon, au prix d'un suprême effort, parvient à enlever sa chaussure. Il regarde dedans, y promène sa main, la retourne, la secoue, cherche par terre s'il n'en est pas tombé quelque chose, ne trouve rien, passe sa main à nouveau dans sa chaussure, les yeux vagues.) — Alors ?

ESTRAGON. — Rien.

VLADIMIR. — Fais voir.

ESTRAGON. — Il n'y a rien à voir.

VLADIMIR. — Essaie de la remettre.

ESTRAGON (ayant examiné son pied). — Je vais le laisser respirer un peu.

VLADIMIR. — Voilà l'homme tout entier, s'en prenant à sa chaussure alors que c'est son pied le coupable. (Il enlève encore une fois son chapeau, regarde dedans, y passe la main, le secoue, tape dessus, souffle dedans, le remet.)

[...]

VLADIMIR. — Tu dois confondre avec la Roquette.

ESTRAGON. — Possible. Je me rappelle les cartes de la Terre sainte. En couleur. Très jolies. La mer Morte était bleu pâle. J'avais soif rien qu'en la regardant. Je me disais, c'est là que nous irons passer notre lune de miel. Nous nagerons. Nous serons heureux.

VLADIMIR. — Tu aurais dû être poète.

ESTRAGON. — Je l'ai été. (*Geste vers ses hail-lons.*) Ça ne se voit pas ?

Silence.

VLADIMIR. — Qu'est-ce que je disais... Comment va ton pied ?

ESTRAGON. — Il enfle.

VLADIMIR. — Ah oui, j'y suis, cette histoire de larrons. Tu t'en souviens ?

ESTRAGON. — Non.

VLADIMIR. — Tu veux que je te la raconte ?

ESTRAGON. — Non.

VLADIMIR. — Ça passera le temps. (*Un temps.*) C'étaient deux voleurs, crucifiés en même temps que le Sauveur. On...

ESTRAGON. — Le quoi ?

VLADIMIR. — Le Sauveur. Deux voleurs. On dit que l'un fut sauvé et l'autre... (*il cherche le contraire de sauvé*) ...damné.

ESTRAGON. — Sauvé de quoi ?

VLADIMIR. — De l'enfer.

ESTRAGON. — Je m'en vais. (*Il ne bouge pas.*)

ESTRAGON. — Eh bien ? Ils ne sont pas d'accord, un point c'est tout.

VLADIMIR. — Ils étaient là tous les quatre. Et un seul parle d'un larron de sauvé. Pourquoi le croire plutôt que les autres ?

ESTRAGON. — Qui le croit ?

VLADIMIR. — Mais tout le monde. On ne connaît que cette version-là.

ESTRAGON. — Les gens sont des cons.

Il se lève péniblement, va en boitillant vers la coulisse gauche, s'arrête, regarde au loin, la main en écran devant les yeux, se retourne, va vers la coulisse droite, regarde au loin. Vladimir le suit des yeux, puis va ramasser la chaussure, regarde dedans, la lâche précipitamment.

VLADIMIR. — Pah ! (*Il crache par terre.*)

Estragon revient au centre de la scène, regarde vers le fond.

ESTRAGON. — Endroit délicieux. (*Il se retourne, avance jusqu'à la rampe, regarde vers le public.*) Aspects riants. (*Il se tourne vers Vladimir.*) Allons-nous-en.

VLADIMIR. — On ne peut pas.

ESTRAGON. — Pourquoi ?

VLADIMIR. — On attend Godot.

ESTRAGON. — C'est vrai. (*Un temps.*) Tu es sûr que c'est ici ?

VLADIMIR. — Quoi ?

ESTRAGON. — Qu'il faut attendre.

VLADIMIR. — Et cependant... (*Un temps.*) Comment se fait-il que... Je ne t'ennuie pas, j'espère ?

ESTRAGON. — Je n'écoute pas.

VLADIMIR. — Comment se fait-il que des quatre évangélistes un seul présente les faits de cette façon ? Ils étaient cependant là tous les quatre — enfin, pas loin. Et un seul parle d'un larron de sauvé. (*Un temps.*) Voyons, Gogo, il faut me renvoyer la balle de temps en temps.

ESTRAGON. — J'écoute.

VLADIMIR. — Un sur quatre. Des trois autres, deux n'en parlent pas du tout et le troisième dit qu'ils l'ont engueulé tous les deux.

ESTRAGON. — Qui ?

VLADIMIR. — Comment ?

ESTRAGON. — Je ne comprends rien... (*Un temps.*) Engueulé qui ?

VLADIMIR. — Le Sauveur.

ESTRAGON. — Pourquoi ?

VLADIMIR. — Parce qu'il n'a pas voulu les sauver.

ESTRAGON. — De l'enfer ?

VLADIMIR. — Mais non, voyons ! De la mort.

ESTRAGON. — Et alors ?

VLADIMIR. — Alors ils ont dû être damnés tous les deux.

ESTRAGON. — Et après ?

VLADIMIR. — Mais l'autre dit qu'il y en a eu un de sauvé.

VLADIMIR. — Il a dit devant l'arbre. (*Ils regardent l'arbre.*) Tu en vois d'autres ?

ESTRAGON. — Qu'est-ce que c'est ?

VLADIMIR. — On dirait un saule.

ESTRAGON. — Où sont les feuilles ?

VLADIMIR. — Il doit être mort.

ESTRAGON. — Finis les pleurs.

VLADIMIR. — A moins que ce ne soit pas la saison.

ESTRAGON. — Ce ne serait pas plutôt un arbrisseau ?

VLADIMIR. — Un arbuste.

ESTRAGON. — Un arbrisseau.

VLADIMIR. — Un — (*Il se reprend.*) Qu'est-ce que tu veux insinuer ? Qu'on s'est trompé d'endroit ?

ESTRAGON. — Il devrait être là.

VLADIMIR. — Il n'a pas dit ferme qu'il viendrait.

ESTRAGON. — Et s'il ne vient pas ?

VLADIMIR. — Nous reviendrons demain.

ESTRAGON. — Et puis après-demain.

VLADIMIR. — Peut-être.

ESTRAGON. — Et ainsi de suite.

VLADIMIR. — C'est-à-dire...

ESTRAGON. — Jusqu'à ce qu'il vienne.

VLADIMIR. — Tu es impitoyable.

ESTRAGON. — Nous sommes déjà venus hier.

VLADIMIR. — Ah non, là tu te goures.

VLADIMIR. — N'y pense plus, va. Viens.
(Même jeu.)

ESTRAGON. — Attends.

VLADIMIR. — J'ai froid.

ESTRAGON. — Je me demande si on n'aurait pas mieux fait de rester seuls, chacun de son côté. (Un temps). On n'était pas fait pour le même chemin.

VLADIMIR (sans se fâcher). — Ce n'est pas sûr.

ESTRAGON. — Non, rien n'est sûr.

VLADIMIR. — On peut toujours se quitter, si tu crois que ça vaut mieux.

ESTRAGON. — Maintenant ce n'est plus la peine.

Silence.

VLADIMIR. — C'est vrai, maintenant ce n'est plus la peine.

Silence.

ESTRAGON. — Alors, on y va ?

VLADIMIR. — Allons-y.

Ils ne bougent pas.

RIDEAU

Fin du premier acte.

* Lendemain. Même heure. Même endroit.

Chaussures d'Estragon près de la rampe, talons joints, bouts écartés. Chapeau de Lucky à la même place.

L'arbre porte quelques feuilles.

Entre Vladimir, vivement. Il s'arrête et regarde longuement l'arbre. Puis brusquement il se met à arpenter vivement la scène dans tous les sens. Il s'immobilise à nouveau devant les chaussures, se baisse, en ramasse une, l'examine, la renifle, la remet soigneusement à sa place. Il reprend son va-et-vient précipité. Il s'arrête près de la coulisse droite, regarde longuement au loin, la main en écran devant les yeux. Va et vient. S'arrête près de la coulisse gauche, même jeu. Va et vient. S'arrête brusquement, joint les mains sur la poitrine, rejette la tête en arrière et se met à chanter à tue-tête.

VLADIMIR

Un chien vint dans...

* *Début du deuxième acte.*

Ayant commencé trop bas, il s'arrête, tousse, reprend plus haut

Un chien vint dans l'office
Et prit une andouillette.
Alors à coups de louche
Le chef le mit en miettes.

Les autres chiens ce voyant
Vite vite l'ensevelirent...

Il s'arrête, se recueille, puis reprend

Les autres chiens ce voyant
Vite vite l'ensevelirent
Au pied d'une croix en bois blanc
Où le passant pouvait lire
Un chien vint dans l'office
Et prit une andouillette.
Alors à coups de louche
Le chef le mit en miettes.
Les autres chiens ce voyant
Vite vite l'ensevelirent...

Il s'arrête. Même jeu.

Les autres chiens ce voyant
Vite vite l'ensevelirent...

Il s'arrête. Même jeu. Plus bas.

Vite vite l'ensevelirent...

Il se tait, reste un moment immobile, puis se remet à arpenter fébrilement la scène dans tous

les sens. Il s'arrête à nouveau devant l'arbre, va et vient, devant les chaussures, va et vient, court à la coulisse gauche, regarde au loin, à la coulisse droite, regarde au loin. A ce moment Estragon entre par la coulisse gauche, pieds nus, tête basse, et traverse lentement la scène. Vladimir se retourne et le voit.

VLADIMIR. — Encore toi ! (Estragon s'arrête mais ne lève pas la tête. Vladimir va vers lui.) Viens que je t'embrasse !

ESTRAGON. — Ne me touche pas !

Vladimir suspend son vol, peiné. Silence.

VLADIMIR. — Veux-tu que je m'en aille ? (Un temps). Gogo ! (Un temps. Vladimir le regarde avec attention.) On t'a battu ? (Un temps.) Gogo ! (Estragon se tait toujours, la tête basse.) Où as-tu passé la nuit ? (Silence. Vladimir avance.)

ESTRAGON. — Ne me touche pas ! Ne me demande rien ! Ne me dis rien ! Reste avec moi !

VLADIMIR. — Est-ce que je t'ai jamais quitté ?

ESTRAGON. — Tu m'as laissé partir.

VLADIMIR. — Regarde-moi ! (Estragon ne bouge pas. D'une voix tonnante.) Regarde-moi, je te dis !

Estragon lève la tête. Ils se regardent longuement, en reculant, avançant et penchant la tête comme devant un objet d'art, tremblant de plus en plus l'un vers l'autre, puis soudain s'étreignent, en se tapant sur le dos. Fin de l'étreinte.

m'avoir vu, tu ne vas pas me dire demain que tu ne m'as jamais vu ?

Silence. Vladimir fait un soudain bond en avant, le garçon se sauve comme une flèche. Silence. Le soleil se couche, la lune se lève. Vladimir reste immobile. Estragon se réveille, se déchausse, se lève, les chaussures à la main, les dépose devant la rampe, va vers Vladimir, le regarde.

ESTRAGON. — Qu'est-ce que tu as ?

VLADIMIR. — Je n'ai rien.

ESTRAGON. — Moi je m'en vais.

VLADIMIR. — Moi aussi.

Silence.

ESTRAGON. — Il y avait longtemps que je dormais ?

VLADIMIR. — Je ne sais pas.

Silence.

ESTRAGON. — Où irons-nous ?

VLADIMIR. — Pas loin.

ESTRAGON. — Si si, allons-nous-en loin d'ici !

VLADIMIR. — On ne peut pas.

ESTRAGON. — Pourquoi ?

VLADIMIR. — Il faut revenir demain.

ESTRAGON. — Pour quoi faire ?

VLADIMIR. — Attendre Godot.

ESTRAGON. — C'est vrai. (*Un temps.*) Il n'est pas venu ?

VLADIMIR. — Non.

Ils prennent chacun un bout de la corde et tirent. La corde se casse. Ils manquent de tomber.

VLADIMIR. — Elle ne vaut rien.

Silence.

ESTRAGON. — Tu dis qu'il faut revenir demain ?

VLADIMIR. — Oui.

ESTRAGON. — Alors on apportera une bonne corde.

VLADIMIR. — C'est ça.

Silence.

ESTRAGON. — Didi.

VLADIMIR. — Oui.

ESTRAGON. — Je ne peux plus continuer comme ça.

VLADIMIR. — On dit ça.

ESTRAGON. — Si on se quittait ? Ça irait peut-être mieux.

VLADIMIR. — On se pendra demain. (*Un temps.*) A moins que Godot ne vienne.

ESTRAGON. — Et s'il vient ?

VLADIMIR. — Nous serons sauvés.

Vladimir enlève son chapeau — celui de Lucky — regarde dedans, y passe la main, le secoue, le remet.

ESTRAGON. — Alors, on y va ?

VLADIMIR. — Relève ton pantalon.

ESTRAGON. — Comment ?

VLADIMIR. — Relève ton pantalon.

ESTRAGON. — Et maintenant il est trop tard.

VLADIMIR. — Oui, c'est la nuit.

ESTRAGON. — Et si on le laissait tomber ? (*Un temps.*) Si on le laissait tomber ?

VLADIMIR. — Il nous punirait. (*Silence. Il regarde l'arbre.*) Seul l'arbre vit.

ESTRAGON (*regardant l'arbre*). — Qu'est-ce que c'est ?

VLADIMIR. — C'est l'arbre.

ESTRAGON. — Non, mais quel genre ?

VLADIMIR. — Je ne sais pas. Un saule.

ESTRAGON. — Viens voir. (*Il entraîne Vladimir vers l'arbre. Ils s'immobilisent devant. Silence.*) Et si on se pendait ?

VLADIMIR. — Avec quoi ?

ESTRAGON. — Tu n'as pas un bout de corde ?

VLADIMIR. — Non.

ESTRAGON. — Alors on ne peut pas.

VLADIMIR. — Allons-nous-en.

ESTRAGON. — Attends, il y a ma ceinture.

VLADIMIR. — C'est trop court.

ESTRAGON. — Tu tireras sur mes jambes.

VLADIMIR. — Et qui tirera sur les miennes ?

ESTRAGON. — C'est vrai.

VLADIMIR. — Fais voir quand même. (*Estragon dénoue la corde qui maintient son pantalon. Celui-ci, beaucoup trop large, lui tombe autour des chevilles. Ils regardent la corde.*) A la rigueur ça pourrait aller. Mais est-elle solide ?

ESTRAGON. — On va voir. Tiens.

ESTRAGON. — Que j'enlève mon pantalon ?

VLADIMIR. — RE-lève ton pantalon.

ESTRAGON. — C'est vrai.

Il relève son pantalon. Silence.

VLADIMIR. — Alors, on y va ?

ESTRAGON. — Allons-y.

Ils ne bougent pas.

RIDEAU

Fin de la pièce.